

UNE ENTREVUE AVEC FRANCA RAME

Orgasme adulte échappé du cirque américain



Non, ce n'est pas le gros titre du dernier numéro d'Allô police. Ce n'est pas non plus la façon dont Franca Rame se présente sur scène (même si sa présentation est tout aussi savoureuse), mais celle dont une ménagère italienne décrit, depuis sa prison conjugale, l'inaccessible orgasme...

La sexualité est sans doute le thème principal du spectacle de Franca Rame, **Tutta casa, letto e chiesa**, dont le titre littéralement traduit serait «toute à la maison, au lit et à l'église». Il s'inspire d'un proverbe lombard, sauf qu'à la maison et à l'église, lieux traditionnellement assignés aux femmes et symboles de leur oppression, Franca Rame a ajouté le lit, théâtre de formes plus subtiles ou mieux cachées d'asservissement.

Dès que Franca Rame arrive sur scène, on sait que les mots et les gestes seront directs, drôles, impudiques parfois, avec un rien de défi mêlé à la séduction. Pendant trois heures, elle prendra successivement le visage de quatre femmes: une ouvrière qui s'apprête à partir au travail (**Le réveil**), déjà submergée par les problèmes ménagers et les soins du bébé; **Une femme seule** enfermée chez elle par un mari jaloux et qui se désespère d'ennui, dans sa maison de poupée garnie de tous les gadgets ménagers; une femme qui ne parvient pas à se faire avorter malgré la loi autorisant l'avortement (**Toutes la même histoire à raconter**); enfin dernier tableau, une femme meurtrie qui raconte son viol, en cherchant ses mots, encore

stupéfiée de ce qui lui arrive («Je ne bouge pas, je ne hurle pas, je suis sans voix».)

Quatre images de la condition féminine en Italie, dans lesquelles les femmes québécoises se retrouvaient facilement, au-delà des différences culturelles et des problèmes de langue (le spectacle était traduit simultanément sur écran géant.) Il faut dire que Franca Rame a beaucoup d'atouts et de tours dans son sac de comédienne: sa présence charnelle et son jeu précis, sans les excès que les clichés attribuent trop souvent aux Italiennes; la tendresse et l'humour avec lesquels elle aborde ses personnages, des femmes à la fois naïves et lucides, soumises et énergiques, pleines de contradictions comme nous toutes; enfin la «vérité» de ces personnages qui, avec des mots tout simples, vous ont de ces raccourcis qui valent n'importe quel discours politique.

Un théâtre d'intervention

Derrière une telle efficacité, il y a beaucoup de travail, une longue fréquentation des milieux populaires et des luttes du peuple italien, en compa-

gnie de son mari, le dramaturge et metteur en scène Dario Fo. C'est lui qui écrit tous les textes, ce qui surprend un peu pour ce spectacle sur la condition féminine. Franca Rame s'en explique en entrevue: elle n'écrit pas, mais elle retravaille les textes de Dario, les passe à son propre moule; de plus c'est elle qui lui en suggère les thèmes. À ses yeux leur collaboration est le symbole d'une lutte qui doit rassembler les hommes et les femmes et qui mêle indissociablement féminisme et politique: «J'ai rencontré Dario Fo en 1952. On a d'abord joué au Piccolo Teatro de Milan une pièce qui a eu beaucoup de succès et qui était une sorte de satire sociale et politique. On a fait aussi une série d'émissions à la T.V. qui ont été très populaires. Mais on n'a pas pu aller jusqu'au bout de notre contrat. En 1968, on s'est rendu compte qu'on était devenu l'alkal-selzer de la bourgeoisie. Le rire fait digérer, et après avoir ri on dort mieux. Alors on a abandonné le théâtre institutionnel bourgeois. Notre but était d'aller porter le théâtre dans les lieux où il ne va jamais. On a joué partout, dans les palais des sports, les cinémas, les marchés et surtout les usines occupées».

D'abord savoir écouter

Devant des publics immenses (jusqu'à 10 000 personnes), Dario Fo et Franca Rame, qui fondent alors Le Théâtre de la Commune, présentent des spectacles dont les thèmes puisent à l'actualité nationale et internationale: le coup d'État au Chili, l'assassinat par la police de l'anarchiste Pinelli. Leur réplique à l'événement est parfois très rapide: Dario Fo a écrit un spectacle en quatre jours au moment du référendum sur l'avortement.

Comme pour **Tutta casa...**, la démarche est chaque fois la même: écriture d'un canevas puis improvisation et enrichissement du canevas au fil des représentations. Le spectacle est toujours «en mouvement»: «Le public intervient avant et après la représentation. Si je joue **Tutta casa...** dans une usine occupée, je commence par m'informer de la situation particulière de l'usine; je demande aux ouvrières qu'elles me racontent des anecdotes, par exemple sur leur patron, s'il a des problèmes avec sa femme, etc. et j'intègre ces détails au spectacle. Les ouvrières rient beaucoup. Après le spectacle, on discute à nouveau; on me suggère d'autres thèmes d'improvisation. Ce n'est pas rare que le spectacle finisse en réunion politique».

Trouver la «clef»

À Québec, Franca Rame a présenté quatre portraits de femmes. Mais depuis 1977 elle a accumulé, sur la condition féminine, quatorze heures de spectacle mettant en scène d'autres personnages: des résistantes, la mère d'un terroriste ou la mère d'un syndicaliste tué par la Mafia. L'important, pour Franca

Rame, c'est que la majorité des femmes se reconnaissent dans ces portraits : «Les féministes ont tendance à oublier l'existence des femmes de la classe ouvrière et ne voient pas que la plupart des femmes ne peuvent pas se reconnaître dans leur discours».

Il s'agit de «trouver la clef» (l'expression reviendra souvent), pour atteindre ces femmes d'origine modeste que le féminisme n'a pas rejoint et qui continuent à se faire battre en silence et à consommer des gadgets les enfermant dans leurs rôles de ménagère et d'objet sexuel. Ainsi, à propos du déshabillé provocant porté par **Une femme seule** et qui en a agacé plus d'un-e : «Cet exhibitionnisme est voulu. Les ménagères s'habillent avec ce qu'on leur montre à la T.V. Elles portent souvent de la lingerie «qui ferait rougir un camionneur». Ce n'est pas une provocation gratuite de ma part. D'ailleurs par contraste je joue la scène du viol habillée».

Le rire reste la plus efficace de ces «clefs». Selon Franca Rame, les femmes sont encore trop sérieuses : «Les livres de femmes et leurs discours sont souvent ennuyeux. Elles ont trop tendance à se lamenter et à prêcher à coup de slogans».

Loin de leur libération

La situation des femmes en Italie aujourd'hui ? «Le mouvement des femmes a obtenu de grands succès : la loi sur le divorce, la loi sur l'avortement. Mais dans le quotidien rien n'a vraiment changé. La violence sexuelle est considérable. Il est vrai que les femmes en parlent plus qu'avant». Quant aux partis politiques, «ils courent après le mouvement des femmes. Il y a beaucoup de femmes au parlement mais la voix des femmes, on ne l'entend pas».

Un exemple pourtant des quelques pas accomplis: la loi des 150 heures, que l'on paye aux ménagères pour qu'elles puissent suivre des cours, comme on le faisait déjà pour les ouvrières.

Même si Franca Rame n'appartient à aucun groupe féministe (elle et Dario Fo sont en marge de tous les partis et organisations), elle travaille en collaboration avec les mouvements de femmes. C'est d'ailleurs grâce à ces mouvements qu'elle a pu se produire dans tous les villages et les villes d'Italie. De son côté elle aide concrètement les organisations féministes: avec les recettes de ses spectacles, on a pu reconstruire le toit de la Maison des femmes, à Rome ; ailleurs, on a créé un centre de santé pour les femmes.

Aujourd'hui son action se tourne en priorité vers les prisons, problème qu'elle juge tellement grave qu'il lui donnerait presque des ambitions politiques: devenir ministre de la Justice... «Faire de la politique, conclura Franca Rame, c'est être à la disposition des gens concrètement, pas seulement en paroles».

*Propos recueillis par
HÉLÈNE LAZAR*



Franca Rame : Une femme seule